Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 45

Artikel: La raison
Autor: C.R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214243

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

moins que par l'usage, avait dépassé la date où il est convenu de prendre ses invalides : c'était, maintenant, une vénérable centenaire. Elle fut vendue et transformée par le feu de la fonderie. Suprême vengeance d'un ennemi qu'elle avait combattu avec tant d'acharnement.

A. J.

La raison. — Entendu, au café, avant 9 heures du soir :

— Il me semble, tout de même, que ces Allemands étaient moins barbares, en 70...

— C'est, répond un loustic, qu'ils n'étaient pas encore h... unifiés. — C. R.

Une exposition d'art. — Parmi ceux que la Suisse romande a eu le malheur de perdre, au cours de cette année meurtrière, il faut conserver la mémoire d'un modeste et d'un consciencieux, le peintre O.-Alf. Briffod, dont l'œuvre, disséminée dans divers lieux, mérite de ne pas tomber dans l'oubli. Quelques-uns de ses amis ont organisé une exposition-vente (entrée libre), ouverte du 1er au 20 novembre, dans l'atelier de l'artiste, avenue de Béthusy, 32. On y trouve, à côté des toiles de Briffod, des œuvres de peintres et sculpteurs, ses amis, MM. Bischof, Gaulis, Herminjat, Auberjonois, Francillon, Muret, Rivier, Lugeon, Clément, Otth, Payer, etc. Le produit de cette vente sera versé intégralement à la famille du peintre trop tôt privée de son chef.

A Lausanne, on peut admirer de nombreuses décorations dues à Briffod, à la Banque cantonale vaudoise, au Crédit foncier, au palais de Rumine, à la Synagogue, à la salle des XXII cantons, à la Maternité, le grand panorama du vieil Ouchy à la salle du restaurant de l'hôtel du Parc, etc.

LE TISSERAND DE MOUDON

En 1794, nous étions en Suisse, M. Rostaing[1] et moi, montrant un visage serein à la fortune contraire, et gardant notre amour à la patrie qui nous persécutait.

Nous vînmes à Moudon, où j'avais des parents, et fûmes reçus par la famille Trolliet avec une bienveillance dont j'ai gardé chèrement le souvenir.

Cette famille, une des plus anciennes du pays, est maintenant éteinte, le dernier bailli n'ayant laissé qu'une fille, qui elle-même n'a point eu d'enfant mâle.

On me montra, dans cette ville, un jeune officier français, qui exerçait la profession de tisserand ; et voici comment il en était venu là.

Ce jeune homme, d'une très bonne famille, traversant Moudon pour se rendre à l'armée de Condé, se trouva à table à côté d'un vieillard porteur d'une de ces figures à la fois graves et animées, telles que les peintres la donnent aux compagnons de Guillaume Tell.

Au dessert, on causa : l'officier ne dissimula pas sa position, et reçut diverses marques d'intérêt de son voisin. Celui-ci le plaignait d'être obligé de renoncer, si jeune, à tout ce qu'il devait aimer, et lui fit remarquer la justesse de la maxime de Rousseau, qui voudrait que chaque homme sût un métier pour s'en aider dans l'adversité et se nourrir partout. Quant à lui, il déclara qu'il était tisserand, veuf sans enfants, et qu'il était content de son sort.

La conversation en resta là; le lendemain l'officier partit, et peu de temps après se trouva installé dans les rangs de l'armée de Condé. Mais à tout ce qui se passait, tant en dedans qu'au dehors de cette armée, il jugea facilement que ce n'était pas par cette porte qu'il pouvait espérer de rentrer en France. Il ne tarda pas à y éprouver quelques-uns de ces désagréments qu'y ont quelquefois rencontrés ceux qui n'avaient d'autres titres que leur zèle pour la cause royale ; et plus tard on lui fit un passe-droit, ou quelque chose de pareil, qui lui parut d'une injustice criante.

Alors le discours du tisserand lui revint dans la mémoire ; il y rêva quelque temps ; et, ayant pris son parti, revint à Moudon, et se présenta au tisserand, en le priant de le recevoir comme apprenti.

« Je ne laisserai pas passer cette occasion de faire une bonne action, dit le vieillard, vous mangerez avec moi ; je ne sais qu'une chose, je vous l'apprendrai ; je n'ai qu'un lit, vous le partagerez; vous travaillerez ainsi pendant un an et au bout de ce temps vous travaillerez à votre compte, et vous vivrez heureux dans un pays où le travail est honoré et provoqué. »

Dès le lendemain, l'officier se mit à l'ouvrage, et y réussit si bien, qu'au bout de six mois son maître déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, qu'il se regardait comme payé des soins qu'il lui avait donnés, et que désormais tout ce qu'il ferait tournerait à son profit particulier.

Quand je passai à Moudon, le nouvel artisan avait déjà gagné assez d'argent pour acheter un métier et un lit ; il travaillait avec une assiduité remarquable, et on prenait à lui un tel intérêt, que les premières maisons de la ville s'étaient arrangées pour lui donner tour à tour à dîner, chaque dimanche.

Ce jour-là, il endossait son uniforme, reprenait ses droits dans la société ; et comme il était fort aimable et fort instruit, il était fêté et caressé par tout le monde. Mais le lundi, il redevenait tisserand, et, passant le temps dans cette alternative, ne paraissait pas trop mécontent de son sort.

Brillat-Savarin.

[1] Depuis intendant militaire de Lyon.

Le coléoptère. — Entre internés de Marseille, l'été dernier, à Ouchy.

— Dis Marius, regarde donc ce coléoptère qui rampe sur la table.

— C'est pas un coléoptère.

— Mais ze te dis que si, troun de l'air !

— Attends donc, mon bon, tu vas en voir un de coléoptère (fouillant sous sa vareuse, il en sort une puce). Té! regarde un peu, en voilà z'un de coléoptère, un vrai... Le tien, c'est z'un vulgaire hanneton. — C. P.

A LA MAISON

Dans une de ses intéressantes lettres neuchâteloises à la *Gazette*, M. Philippe Godet parle de la vie nouvelle qui nous est faite par les restrictions qu'ont motivées et la guerre et la grippe.

« N'était l'abondance des journaux, dit-il, l'existence actuelle doit ressembler assez exactement à celle de nos pères. Nous sommes ramenés un ou deux siècles en arrière; et il n'y aurait rien d'affligeant dans ce fait, si nous ne le devions à une épidémie qui nous est cruelle. Mais ne pensez-vous pas que cette existence recluse et simplifiée, si nous savons en tirer parti, peut avoir son utilité et son charme ?

« Elle nous offre l'occasion, devenue si rare, de rester chez nous, dans l'intimité paisible du foyer; elle est une invitation à nous recueillir un peu, à nous reposer de la vie que nous menions naguère encore : pour la plupart d'entre nous elle était si sottement dissipée, si futilement « extérieure » ! Il n'y restait pas une minute pour la réflexion et la méditation, pas une heure pour la causerie intime, pas une soirée pour la lecture.

« Ah ! la lecture, la lecture en commun, quel lointain souvenir ! Autrefois — j'étais écolier alors — on lisait en famille les ouvrages consacrés par le temps, les livres de valeur durable, que je ne sais plus quel philosophe appelait « la bonne compagnie de l'esprit humain ». Il en restait toujours quelque chose, et plus qu'on imagine ; ces heures paisibles et sainement remplies créaient une atmosphère de culture intellectuelle et de goût que la nouvelle génération — soit dit sans aigreur — ne respire plus guère. Voici l'occasion pour elle de vivre un peu comme au bon vieux temps. Qu'elle en profite !

« Le seul fait de rester chez soi au lieu de courir partout n'est-il pas déjà salutaire pour l'âme ? On parle souvent des fortes et originales personnalités d'autrefois. Comment donc se formaient-elles ? Ce n'était pas en courant des spectacles, voire des conférences. Ecoutons plutôt ce vieux brave homme, d'une comédie oubliée, à qui un jeune étourdi, trop renseigné sur le train du beau monde, demande avec dédain :

— Eh mais, où vivez-vous ?

— Parbleu, dans ma maison !

« Généralement, ce qui est « fait à la maison » est bien fait et de bonne qualité... »

Enfants d'aujourd'hui. — La petite Zizi, trois ans, se promène dans un verger. Un prunier chargé de fruits s'offre à ses regards :

— Ah ! ah ! dit l'enfant, vivement intéressée, confitures, sur l'arbre !... — C. R.

PARENTAGE

On sait qu'en *provençal* les jours de la semaine s'appellent *diluns, dimars, dimercres, dijous, divendres, disasto, dimenche.*

Or, le patois vaudois les désigne comme ceci : delon, demars, demercre, dejô ou dezô, devendre, etc.

On voit l'étroite parenté : on appelait Provençaux (Provinciales, gens de la province romaine, Provincia Romana), les gens de la Bourgogne — dont nous fûmes, — de l'Auvergne, de la Gascogne et de la Catalogne.

On chante dans le Dauphiné la « chanson des Meusonges », qui dit entre autres :

Dâi reincontra uno fena morte
Que taconave son foèda.
Elle aviéve perdu son ullie...

Le patois vaudois disait :

Ié reincontra 'na fenna moirté
Qué taconave son forda.
Elle avai perdu son oullie.

(J'ai rencontré une femme morte qui mettait un « tacon » à son tablier. Elle avait perdu son aiguille).

Le patois savoyard dit :

Lo mètra kopa on fuda.

(La maîtresse coupe un tablier).

La livraison de *novembre* 1918 de la Bibliothèque Universelle et Revue suisse contient les articles suivants :

Virgile Rossel. La voix d'un Suisse à l'étranger. — Eden Phillpotts. La ferme de la Dague. (Huitième partie). — Louis de Chauvigny. Litanies pour les morts de guerre. Poésie. — Frédéric Barbey. La guerre en Belgique il y a deux siècles. — Okakura Kakuzo. Le livre du thé. (Troisième partie). — Philippe Secretan. De quelques notions utiles sur l'ordre juridique international. — D. Baud-Bovy. Des Cyclades en Crète, au gré du vent. — J.-E. David. De l'origine de quelques jeux en plein air. (Troisième et dernière partie).— Marie Péclard. Offrande aux soldats. Poésie.— Jean de Perlowski. Bismarck prophète.— Chroniques italienne (Francesco Chiesa); suisse allemande (A. Guilland) ; scientifique (Henry de Varigny) ; politique (Ed. Rossier). — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraison de 200 pages.

PLACE ! PLACE !

Permettez-nous de remonter un peu, un tout petit peu le cours, non des « ans », n'ayez pas peur, des « jours » seulement. Il ne s'agit que d'un retour d'un mois au plus en arrière, aux journées vaudoises du Don national, à Lausanne, dont la maudite grippe a obligé d'amputer si malheureusement le programme, qui était fort attrayant, croyez-le bien. Sans elle, ces réjouissances patriotiques et philanthropiques auraient été annoncées de la façon la plus originale, le samedi 28 septembre, par un crieur public, au son des tambours.